

Tatiana Wolska, *Untitled*, 2022,
Bic sur papier, 29,7 x 21 cm
Photo © Amélie Bataille

En cette rentrée, La Médiatine accueille une exposition personnelle de TATIANA WOLSKA qui y propose des échantillons représentatifs de sa pratique protéiforme et prolifique, soit des dessins muraux ou extraits de ses carnets, des sculptures en matériaux récupérés, mais aussi des céramiques et des peintures jamais montrées.

“Existe-t-il en fait un chemin direct, quelque part ?
Le seul chemin direct, c'est le rêve, et il ne mène
que là où l'on se perd”.

Franz Kafka

LES METAMOR- PHOSES DE WOLSKA



TATIANA WOLSKA
LA MÉDIATINE
1 ALLÉE PIERRE LEVIE
1200 BRUXELLES
BELGIQUE
WWW.WOLUBILIS.BE
DU 17.09 AU 23.10.22

1 Diplômée à la Villa Arson à Nice (FR) en 2007, Tatiana Wolska présente rapidement son travail dans de nombreuses expositions collectives en France, en Belgique ou en Pologne, dans d'important(e)s galeries, fondations, centres d'art et musées. Lauréate en 2014 du Grand prix du 59^e Salon de Montrouge, elle expose en solo au Palais de Tokyo la même année. L'artiste est représentée par la Galerie Catherine Issert (depuis 2014) et par la Galerie Irène Laub (depuis 2015).

Lors de notre entretien mené à l'aube de l'été, Tatiana Wolska (*1977, Zawiercie, PL; vit et travaille à Bruxelles)¹ n'a pas encore d'idée précise de ce qu'elle va présenter dans cette exposition dont le titre reste, lui aussi, à déterminer. De précédents intitulés tels que *Principe d'incertitude* ou *Les Variations du possible* attestent justement de la dimension aléatoire inhérente à son mode opératoire. Au cœur de sa production fertile, la pratique la plus assidue et la plus intime est celle du dessin, dans des carnets qui ne la quittent jamais. Chaque soir, elle attend impatiemment ce moment journalier privilégié, quasi méditatif, au cours duquel des lignes serpentes, tracées au crayon ou au stylo-bille, cheminent sur le papier, en des gestes réitérés et précis, dans une parfaite osmose entre la main et l'esprit. De ce "jeu désintéressé de la pensée" (pour citer les mots d'André Breton dans sa définition du sur-réalisme), de cet "automatisme psychique" aventureux et intuitif, émerge un monde organique peuplé de créatures

mutantes et hybrides, de matrices aux membranes translucides, de vortex irrésistibles. "Ça se fait tout seul", explique leur génitrice qui ne peut en dire davantage à leur sujet, tout en citant néanmoins Odradek, ce personnage kafkaïen indéterminé, ni chose ni être humain (ou les deux combinés). Comme lui, les créatures de Tatiana Wolska génèrent un sentiment ambivalent, entre angoisse et attachement. Comme lui, elles sont insaisissables car extrêmement mobiles, saisies sur le vif dans un processus gestatif qui ne serait pas fini. Et, lorsqu'elles quittent le format de la page pour se déployer dans l'espace, elles s'en donnent à cœur joie et s'épanouissent, dépliant leurs corps musculeux en des mouvements baroques et fluides. Sur les murs, elles s'affichent, se pavanent, se dressent sur leurs pattes et font des grimaces. Aussi exhibent-elles leurs talents de transformistes, changeant d'état et de nature comme de chemise, tour à tour végétales, animales ou anthropomorphiques, nuages ou paysages, quand elles ne prennent pas des airs

L'ART MÊME

09.2022

- Sandra Caltagirone (2/2)

monstrueux ou sérieux et stricts, sous des atours géométriques. C'est une sacrée parade qu'elles nous offrent à voir. Leur grande diversité formelle donne toute la mesure de la maîtrise technique de l'artiste comme de son inspiration sans limites.

De limites, ces créations libertaires n'en connaissent guère, franchissant avidement celles du plan pour se manifester dans le champ des trois dimensions en des sculptures et des installations. Elles prennent alors corps dans des souches de bois mort trouvées dans la forêt, des palettes industrielles, des bouteilles en PVC, des clous ou des éléments de mobilier. Ses matières premières, Tatiana Wolska ne les achète pas dans des magasins de fournitures artistiques onéreuses, elle les déniche, les collecte, les récupère. Ce sont des rebuts, des déchets, des détritiques... De son enfance dans une Pologne communiste régie par le système D, elle a gardé l'habilité à se débrouiller, à improviser, à bricoler. Si cette démarche récupératrice est évidemment salutaire dans une civilisation surproductrice et surconsommatrice, au bord de la catastrophe climatique, elle est surtout source d'une intense satisfaction pour l'artiste qui adore imaginer, face à ses trouvailles, les tâches transformatrices à accomplir pour leur offrir une nouvelle vie et visibilité. Ce doit être en effet particulièrement réjouissant de transfigurer des objets rejetés par la société car jugés inutiles, sans valeur, sales et vils, et de leur conférer une honorabilité les autorisant à trôner en toute impunité dans des *white cubes*, des salons cossus ou des musées. Ainsi de vulgaires bouteilles en plastique, découpées et thermosoudées, sont-elles magnifiées en de splendides chrysalides, vaporeuses et translucides. Certaines se prélassent simplement dans l'herbe quand d'autres, acrobates, se donnent en spectacle, ondoyant dans les airs et jouant avec la lumière (*Principe d'incertitude*, 2014, Palais de Tokyo, Paris). Les créations versatiles et flexibles de Tatiana Wolska adaptent leurs formes et leurs dimensions aux lieux où elles s'installent autant qu'aux matériaux dans lesquels elles s'incarnent.

Éthérées dans du PVC, elles peuvent se montrer concrètes et constructives dans du bois, au point de devenir architecturales, sous forme d'habitacles. Toutefois, même dans ce matériau solide, elles ne sont jamais rigides, toujours organiques et fluides. Ici, une tanière hémisphérique construite avec des chutes de bois, de la colle et des vis abrite en son sein protecteur d'autres œuvres, délestant le *white cube* de sa fonction de monstration, tout en parasitant sa blancheur et son orthogonalité avec une texture fruste et des parois gondolées (*Porte-Sculpture*, 2012-13, Galerie Issert, Saint-Paul-de-Vence). Là, une multitude de morceaux de bois brut (trunks, écorces) ou manufacturé (planches de contreplaqué, fragments de mobilier) envahit l'espace d'un musée sous la forme d'une immense structure pénétrable, sorte d'abri post-apocalyptique dans lequel l'artiste posera temporairement ses pénales (*Habitat Potentiel pour une Artiste*, 2018, Galerie de la Marine, Nice). Les images permettent d'appréhender la richesse formelle, texturée, colorée de cette construction gigantesque qui n'est pas sans évoquer le *Merzbau* de Kurt Schwitters. Elles donnent à voir les parois externes et internes de ce vaste assemblage savamment composé et magnifiquement chaotique, tout à la fois biomorphique, baroque, constructiviste. Ce devait être une expérience autrement plus intense de l'éprouver physiquement, d'en découvrir l'intériorité et de se perdre dans ses méandres. Parfois, les habitats potentiels de Tatiana Wolska sont moins spectaculaires, plus rudimentaires, constitués de simples branchages, semblables à des cabanes-nuages (*Un passage sans attente*, 2021, Maison des Arts de Schaerbeek). Certains sont aussi bâtis à l'air libre, dans des jardins ou dans l'espace urbain, tel cet appentis sur pilotis greffé aux arbres de la Villa Empain (Exposition *Melancholia*, 2018, Fondation Boghossian), ou ce cocon-couchette réconfortant au cœur duquel le bruit de la circulation ressemble à celui de l'océan (Biennale P(ART)cours 2021, Woluwe). Ces refuges précaires n'ont pas de style prédéterminé puisqu'ils sont vernaculaires, tributaires des lieux où ils sont implantés comme des matériaux utilisés, généralement glanés à proximité. Dans tous les cas, ils sont provisoires, détruits après usage, et résultent d'un même processus aléatoire, sans modélisation ni dessins préparatoires.

Toutes les sculptures en bois de Tatiana Wolska ne sont pas des habitats. Nombre d'entre elles se contentent d'être des figures tridimensionnelles (en ronde-bosse ou à claire-voie), tantôt sveltes et élastiques, tantôt replètes et compactes, qui s'agitent et ne tiennent pas en place. Ici, une pseudo-bande Möbius tarabiscotée joue les contorsionnistes, tandis qu'une espèce de cétaqué défie gracieusement la gravité (*La Veilleuse*, 2014). Là, un tripode (sans tête ni corps) se livre à une danse désarticulée, juché sur ses sabots bétonnés. D'autres spécimens montés sur des tiges à roulettes ou sur des pieds galbés ressemblent à des échassiers ou à des meubles stylés, prêts à parader avec leurs airs guindés dans un salon mouluré (Exposition *Les Variations du possible*, 2021, Domaine de Chamaranche). Il y a aussi la clique des *One pallet sculpture*, dont chacune remixe à sa guise une palette de manutention dépiécée. Des équilibristes, des disloquées, des transformistes... On croirait une troupe de cirque. Sans oublier les "freaks" métalliques (composés de milliers de clous sur une structure aimantée), multipèdes grouillants et grotesques, aussi comiques qu'horifiques. De fait, il y a du grotesque (entendu ici comme catégorie esthétique) dans ces créatures fantastiques dont les morphologies bizarroïdes et les attitudes excentriques prêtent bien souvent à rire. En plus de sa virtuosité technique et

de sa dimension sensiblement poétique, le travail de Tatiana Wolska est tout imprégné d'une bonne dose d'humour à ne surtout pas négliger. Un humour spécifique, absurde et corrosif, héritier de celui de Franz Kafka ou de Witold Gombrowicz. À l'instar des deux écrivains, la plasticienne explore un territoire dissonant qui dépasse l'entendement. Ses créatures dessinées, peintes ou sculptées perturbent l'ordre réel, tout en soulignant sa nature dysfonctionnelle. Ce sont des junks et des punks, excessives, transgressives, subversives, tour à tour amusantes, émouvantes, inquiétantes, répugnantes (ou le tout ensemble), qui agissent à rebours du bon goût et de la bienséance.

Depuis trois ans, Tatiana Wolska pratique aussi la céramique. Le façonnage de l'argile lui permet de délaisser sa panoplie d'outils électriques (scies sauteuses, ponceuses, visseuses) et de se défaire ainsi de toutes les étapes intermédiaires (découpe, assemblage, fixation) nécessaires à la transformation de matériaux hétéroclites, pour privilégier le contact direct entre la main et la matière, dans une immédiateté créatrice similaire à celle du dessin. En résultent des formes molles et affaissées dont certaines, munies d'anses comme des pots ou des paniers, se la jouent utilitaires et pragmatiques, alors qu'elles sont flagadas et hermétiques. Sur le sol de l'atelier, un drôle d'animal se love, semblable à une boule noire au long cou replié. Sous sa peau lisse et épaisse frémissent muscles et squelette. On dirait qu'il va bouger. Le mode opératoire de Tatiana Wolska ne peut être qu'intuitif et aléatoire, car l'essence même de son art est de capter des états transitoires, des métamorphoses, des avatars. En résultent des œuvres naturellement hybrides et organiques, mues par une force agissante, une énergie puissante. Ses créatures indociles se contractent, se dilatent, se tortillent car, à fleur de leur épiderme, c'est la vie qui palpité.

Sandra Caltagirone

Tatiana Wolska, vue de l'exposition *Les Variations du possible*, sous le commissariat de Gilles Rion, Domaine départemental de Chamaranche (FR), 2021
Photo © Henri Perrot

